

**Réaction à l'article de Iacovos CLEOPAS,**  
*Le transfert, un champ transitionnel à l'intersection de la psychanalyse et des neurosciences*<sup>1</sup>

Elsa Schmid-Kitsikis

La clarté introductive du texte de I. Cléopas, publié par la *Revue Française de Psychanalyse*, nous donne d'emblée un aperçu de la problématique qui interroge l'auteur, tout en créant une confusion sur la notion de transfert, point nodal de l'article. La proposition annoncée précise que « le transfert, la polysémie qui le caractérise et qui le forme, oscillant du champ du somato-sensoriel et du perceptif à celui du représentatif et de l'hallucinatoire, est l'analogie et l'expression d'un ensemble dynamique de processus cérébraux ». L'approche proposée par l'auteur prend ainsi appui sur une notion particulière de transfert, différente de celle qui se joue et s'interprète au cours du processus de la cure psychanalytique. Elle « se réfère à un champ organisateur de processus liants et de contrepoints, entre la réalité psychique et la réalité extérieure, ainsi qu'entre le psychisme et le corps ». La valeur thérapeutique ou de recherche de la psychanalyse s'étaierait ainsi sur « le fonctionnement fondamental de l'entité somato-psychique, du psychisme ainsi que du système nerveux », ce qui suggère, pour la psychanalyse tout au moins, un parcours au large spectre dans cette quête d'une possible analogie avec le fonctionnement de ce dit système nerveux, l'engageant à réaliser un saut conceptuel et fonctionnel de très, de trop grande envergure.

S'intéressant à la notion freudienne de réalité psychique, l'auteur élargit son champ conceptuel en se référant « à un ensemble de processus inter- et intra-individuels, tant neuronaux, cognitifs et psychiques, qui permettent la discrimination et la liaison (...) entre l'unité somato-psychique et les objets », ensemble de relations qui porterait le nom de *réalité somato-psychique transitionnelle*. Cette notion de réalité transitionnelle serait liée à la fois au mécanisme inspiré des travaux de Winnicott et à la notion de « double limite », décrite par André Green en tant que mode de relation et de limite entre la réalité intérieure et la réalité extérieure, avec ses redoublements et ses reproductions au sein du psychisme à l'origine de la discrimination fonctionnelle entre le Cs, le Pcs et l'Ics.

Le texte propose deux débats d'inégal intérêt. Le premier, où l'on suit d'assez près la démarche personnelle de l'auteur, nous l'aurions désiré d'une plus grande clarté dans ses développements et dans ses tentatives de différenciation entre le corpus psychanalytique et celui des neurosciences. Il a cependant retenu mon attention car il traite de l'hypothèse d'un « monisme transitionnel », notion peu courante, ainsi que d'une proposition de « révision » avec déplacement du curseur en ce qui concerne la distinction entre réalité psychique et réalité extérieure. Le second, particulièrement informatif, suit d'assez près l'analyse de Jean-Benjamin Stora<sup>2</sup>. Il offre, entre autres, une revue critique des notions princeps de la neuropsychanalyse (empathie, introspection, etc.) ; il ne m'a pas permis d'entrevoir ni de dégager la position personnelle de l'auteur. Je me permettrai de ne pas en faire mention.

L'auteur lie l'examen de la relation entre neurosciences et psychanalyse au rapport entre réalité psychique et réalité extérieure. Il introduit le débat, celui des liens psyché/soma, en évoquant des modèles de réponse d'auteurs, selon que l'on affaire à un seul monisme ou à deux monismes, celui du *binding problem*, du « monisme à double aspect », de la « double lecture », l'une psychanalytique (ou mentale) l'autre neurobiologique, ou encore celui d'une « position complémentariste » en raison de l'asymétrie existant entre le corporel et le mental.

<sup>1</sup> *RFP*, 2, 2008, p. 501-518.

<sup>2</sup> *La Neuro-psychanalyse*, Paris, PUF, coll. « *Que sais-je* », 2006.

I. Cléopas, et je le suis sur ce point, tout en m'interrogeant, pense qu'une seconde lecture ou une lecture différente signifie la réalisation d'un deuxième ou d'un autre texte, dans lequel se déploie « un travail et un corps de transferts, de passages réciproques de l'un vers l'autre texte ».

Je pense cependant, que si un tel texte peut être produit, il n'en demeure pas moins, que pour échapper au descriptif, source inépuisable de clivages, il faut trouver ce qui peut lui donner une cohérence interne qui dépasse un procédé intellectuel jonglant avec des notions abstraites.

Pour l'écriture de ce troisième texte, tant métabiologique que métapsychologique, I. Cléopas propose la notion de *monisme transitionnel*, monisme qui se réfère à une unité somato-psychique.

Mais c'est là que les choses se compliquent. Cette unité suppose qu'on a résolu le problème incontournable de la psychanalyse : garder intacte la signification de ses notions princeps, sans lesquelles elle est menacée dans sa singularité et dans sa complexité (dans le sens que Morin lui donne). Que fait-on des notions qui la définissent et qui définissent son existence en tant que théorie du psychisme, telles que l'inconscient, la sexualité infantile, le travail de la pulsion ? Pourtant, l'auteur se penche sur ce problème, et l'on sent son désir à la fois de trouver cette unité, sorte de pierre philosophale, tant convoitée depuis la nuit des temps par les penseurs et les scientifiques, et de ne pas abandonner sa compréhension de la complexité des phénomènes qui régissent le fonctionnement humain. Mais il faut avouer qu'il ne parvient pas à éviter la confusion conceptuelle donnant l'impression que l'utilisation d'appellations telles que transfert, inconscient, etc., sont possibles en dehors du domaine de la psychanalyse, car il ne suffit pas dire qu'elles sont tout simplement différentes des notions psychanalytiques.

C'est ainsi que l'auteur écrit, en associant à partir, entre autres, des travaux d'Edelman et de Damasio, que les notions d'inconscient cognitif, de sentiments de base, de systèmes émotionnels, « malgré le fait qu'ils reflètent des processus neuronaux dynamiques, se réfèrent à des approches théoriques différentes ». Surtout, ajoute-t-il, ils renvoient « à des champs de fonctionnement de l'entité somato-psychique qui se différencient de ceux décrits par les fonctions et les notions métapsychologiques de l'inconscient ou de la théorie des pulsions ». Les choses sont dites, mais les appellations demeurent et la confusion avec. Et c'est à propos de la clinique psychosomatique de P. Marty, et là je le suis en partie dans son analyse critique<sup>3</sup>, du moins en ce qui concerne les premières recherches à l'IPSO, la réflexion métapsychologique ayant beaucoup évolué depuis, lorsqu'il considère la notion de pensée opératoire « comme essentiellement cognitive et ancrée dans le réel » dans la mesure où elle concerne « un processus mental à partir de représentations cognitives et non pas psychiques », même si je trouve, pour ma part, la formulation de « non pas psychiques » peu pertinente. Ce processus mental se situerait ainsi d'après I. Cléopas, « plus ou moins en dehors du fonctionnement psychique et de celui du système préconscient tel que décrit par Freud, faisant ainsi partie d'une réalité cognitive, nécessaire au fonctionnement psychique mais aussi extérieure à lui ». Mais que veut dire ce cognitif qui se situerait en dehors du psychique ?

Ainsi, l'auteur semble avoir trouvé dans l'apport de la neuropsychologie un exemple de la « clinique de la liaison entre le corps, la cognition et le psychisme ». Il propose qu'on les situe à « l'intersection des neurosciences, de la psychanalyse et de la psychosomatique », le transfert (dans le sens donné par l'auteur) se plaçant à l'intersection de la psychanalyse et des neurosciences. C'est au terme de sa conclusion, après avoir précisé son refus d'un isomorphisme somato-psychique, d'un réductionnisme au biologique, d'une mise en « corrélations linéaires », que I. Cléopas propose qu'une étude « des mécanismes qui permettent la discrimination et la liaison entre les champs qui forment l'unité somato-psychique, son monisme transitionnel » soit privilégiée. Mais vu la complexité et les limites que révèle une telle approche, soulignées également par J-B. Stora, le chemin risque d'être « encore long ».

En attendant, j'insiste que seule l'approche épistémologique, étant donné sa position d'une métascience, permet d'analyser les mouvements, les contradictions, les paradoxes et les liens possibles entre les différentes théories de la connaissance dont font partie les neurosciences et la

<sup>3</sup> J'ai développé ce point de vue dans mon livre *Pour introduire la psychologie clinique*, Paris, Dunod, 1999.

psychanalyse. Mais il va de soi que la proposition de I. Cléopas d'une étude approfondie des mécanismes est à retenir. Elle suppose cependant que le débat engagé sur les relations possibles entre différents secteurs de l'activité humaine puisse acquérir un intérêt scientifique affranchi de convictions aprioristiques et d'analogies qui ne tiennent pas suffisamment compte de la signification des notions en lien avec leur modèle de référence. Plus modestement, elle nécessite ainsi que la recherche engagée puisse prendre le temps d'une étude notion après notion afin de préserver chez chacune sa complexité.

Je soumetts à discussion un exemple que j'ai développé ailleurs<sup>4</sup> et qui s'appuie sur l'interrogation suivante : qu'est-ce qui différencie ou rassemble les modalités anatomophysiologiques et psychiques en ce qui concerne le fonctionnement sensoriel ?

Il est généralement admis que les modalités sensorielles qui gèrent notre vécu corporel sont bien différenciées au plan anatomique et physiologique. Les récepteurs pour quatre de nos cinq sens sont localisés à des endroits bien précis et limités de notre anatomie ; les récepteurs du cinquième, le sens tactile, recouvrent, par contre, la totalité de notre corps.

Cependant, l'approche anatomophysiologique ne nous renseigne que sur le plan des relations de *contiguïté*, définies par les conditions spatio-temporelles et corporelles de nos perceptions sensorielles :

- les ondes électromagnétiques de la lumière pour le système visuel,
- les ondes sonores pour notre système auditif,
- les molécules chimiques qui ne sont appréciées que par le goût et l'odorat,
- la sensibilité cutanée qui exige une pression directe sur la peau.

À l'exception du mode visuel, les autres modalités sensorielles fonctionnent déjà *in utero*. À la naissance, les modalités sensorielles, grâce à des systèmes d'assemblage, participent aux processus de liaison de notre fonctionnement psychique. On connaît l'importance de ces assemblages dans la constitution des liens psychiques précoces mère-enfant.

Pour certains d'entre eux, la *vision*, absente *in utero*, constitue cependant, le dénominateur commun.

La *vision* et le *toucher* (reconnaissance d'un objet manipulé) bénéficient d'un *transfert intermodal*. L'*audition* et la *vision* bénéficient d'un *appareillage intermodal*, qui permet leur interchangeabilité dans l'appréhension de l'espace lointain.

En ce qui concerne l'*odeur* et le *goût*, on connaît l'importance de leur association, laquelle dépend beaucoup de l'expérience relationnelle et culturelle. Cette association reste soumise, en raison de sa proximité au corps pulsionnel, aux conditions de la *contiguïté* (par ex. la perte d'odorat prive les aliments de saveur). Aussi bien l'odeur que le goût, en raison de leur caractère corporel et fugace, se cantonnent dans les éprouvés de plaisir et de déplaisir.

Aristote notait déjà que les odeurs, en raison de l'absence d'une identité propre, s'apparentent aux saveurs et leur empruntent certains qualificatifs. Agissant tous les deux sans intermédiaires, ils sont davantage au service de la *jouissance* que du *savoir*. Mais on pourrait se demander aujourd'hui si une telle dichotomie ne suggère pas qu'il puisse exister un *savoir de la jouissance*. Contrairement à la vue et à l'ouïe, dont les objets demeurent intacts, cette résistance à la destruction n'est pas le propre du goût et de l'odeur.

Pour acquérir une identité, l'*odeur* a besoin de s'associer au *toucher* (on connaît l'importance de l'odeur du sein maternel, constamment touché et palpé par le nouveau-né), dont la « mobilité exploratrice » participe à la connaissance du monde extérieur. On reconnaît ainsi pour l'odeur deux valeurs de seuils : un premier seuil concerne la détection *sans identification*, que l'on nomme également *sensibilité olfactive*, un deuxième seuil concerne la *reconnaissance* et l'*identification*, lesquelles nécessitent une *activité perceptive*.

Cependant, malgré toutes ces combinaisons et alliances, seuls le *vu* et l'*entendu* offrent réellement un espace et un temps pour l'émergence chez le sujet de fantasmes dont celui, originaire, de la scène primitive, constitutif de sa vie psychique.

Je mentionne brièvement l'intérêt de Freud pour la fonction des sens. Celui-ci s'est posé la

<sup>4</sup> Schmid-Kitsikis E., « Sensorialité et sensualité, ferments de la sexualité infantile, in *Clinique psychanalytique de la sensorialité*, Paris, Dunod, 2002, p. 95-124.

question de l'existence ou non de traces mnésiques et de la mise en œuvre ou non du refoulement. On peut, par exemple, s'interroger sur la spécificité que Freud attribue à l'odorat, principalement dans les premiers temps de sa recherche, avant et au moment de la mise en place de la première topique (Cs, PCs, Ics). Son amitié pour Fliess l'a amené à côtoyer de très près les préoccupations de celui-ci à propos de « La névrose nasale réflexe », une entité clinique susceptible d'expliquer, selon Fliess, tout un complexe de symptômes, en particulier ceux d'origine sexuelle.

Dans le cas de Miss Lucy R. (Freud, 1895), qui présentait une perte de l'odorat (rhinite chronique purulente) alors qu'elle était poursuivie sans cesse par une ou deux sensations olfactives d'ordre subjectif en lien avec les sentiments qu'elle éprouvait pour son patron, Freud a déduit que c'était le conflit des affects qui donnait à l'incident son caractère traumatisant. La sensation olfactive qui y était attachée demeurait « en tant que symbole du traumatisme », ce qui suggérerait l'existence d'une trace mnésique en raison du lien de l'olfactif avec un objet investi à partir du moment où la présence d'une conflictualité affective ne peut que signifier la présence d'un investissement psychique.

Les destins métapsychologiques de la *vue* et de l'*ouïe* diffèrent. L'association que Freud introduit d'emblée entre ces deux sens, dès les *Études sur l'hystérie*, suggère que la précocité de l'association psychique du *vu* et de l'*entendu* et son lien à la scène sexuelle débouche sur l'identification d'un fantasme originaire. Nous retrouvons ici les distinctions que Freud suggère dans *Totem et Tabou* (1912)<sup>5</sup>, entre *association par contiguïté* et *association par similitude* et ses interrogations sur la facilité avec laquelle la pensée « qui ne connaît pas les distances, réunit facilement dans le même acte de conscience les choses les plus éloignées dans l'espace et dans le temps ». Pour Freud, la *contiguïté* et la *similitude* ne peuvent trouver leur synthèse que dans ce qu'il nomme « une unité supérieure : le *contact* », ce que les associations anatomophysiologiques excluent, dans la mesure où l'association par contiguïté équivaut à un contact direct et l'association par similitude à un contact au sens figuré du mot. *Cette unité supérieure du contact* exige quant à elle une capacité de mise en relation et de représentation.

Castoriadis-Aulagnier (1975) a remarquablement montré l'importance de la dimension de l'entendu dans l'inscription psychique des images et des mots. Le plaisir d'ouïr va très précocement devenir un désir d'ouïr, qui va également devenir le désir d'entendre, c'est-à-dire plaisir et désir d'entendre ce que la voix de l'autre énonce. Mis à part l'association entre le vu et l'entendu, les autres associations de sens occupent peu de place dans la théorie freudienne. Nous venons de le constater à propos de l'odeur, c'était le cas aussi pour le toucher avant les travaux de Didier Anzieu (*Le Moi – peau*, 1985).

Le lien de la *vision* au *toucher* peut avoir, comme le suggère Freud, un effet excitant ou inhibant. Il peut s'accompagner d'une activité souvent plus proche de l'hallucinatoire, en raison de la contiguïté corporelle qui peut entraîner une régression et donner lieu plutôt à une répression qu'à un refoulement. L'hallucinatoire, qui n'est pas l'hallucination au sens psychiatrique, est le processus qui, par voie régrédiente, s'épanouit dans le rêve. Il doit être inhibé le jour au profit de la perception et de la représentation.

Le lien de la *vision* et l'*odorat* semble impossible, l'odeur ne se laissant pas regarder.

Le lien entre la *vision* au *goût* est moins explicite. Il semble se soumettre aux habitudes culturelles. Si l'on change la couleur de certains aliments, avec des produits qui n'altèrent pas le goût : du chou-fleur mauve, des artichauts bleus ou rouges, etc., la personne à qui on les propose trouve qu'ils ont mauvais goût, éprouve du dégoût et se refuse à les manger. Il apparaît ainsi que les associations de la vision avec les autres sens, à l'exception de l'ouïe et jusqu'à un certain point du toucher, s'inscrivent dans un lien de contiguïté qui n'offre peu ou pas d'espace pour le fantasme.

Ces quelques propositions suggèrent la nécessité d'un travail de fond en ce qui concerne les concepts ou les notions avancés. Elles s'inscrivent dans le cadre de mes interrogations et hypothèses, dont je ne formulerai qu'une seule pour l'instant, toujours à titre d'exemple: la

<sup>5</sup> S. Freud (1912), *Totem et Tabou*, Paris, Payot, 1947, p. 120

*sexualité infantile* et le désir, qui en constitue le fondement, s'élaborent avec le concours de la *perception*, de la *sensation* et de la *sensualité*, notions aux modalités aussi bien anatomophysiologiques que psychiques. Si mon intérêt de psychanalyste porte sur le destin de ces trois modalités qui fonctionnent généralement en association durant le processus qui mène à l'*autoérotisme*, comment devrais-je m'y prendre pour explorer, en tant que chercheur psychanalyste, cette double appartenance lorsqu'il s'agit d'étudier plus particulièrement leur perversion : perversion du voir, perversion du ressentir, perversion de l'odeur (cf. le roman de Süskind, 1986), perversion de la jouissance ?